



LA PAGE BLANCHE

n°51

NOVEMBRE 2018

p3 Simple poème

La femme à la radio
Antoine Janot

p4 Fragment

La nouvelle éducation sentimentale
Constantin Pricop

p6 Poète de service

Antoine Janot

p9 Labo de traductions :

Xe M. Sanchez
Ivan Pozzoni

p11 Séquences

Louve Martinez
Jo Pastry
Pierre Lamarque
Jean-Claude Bouchard

p20 Poètes du monde :

Blaise Cendrars
Pierre Reverdy
Jorge Luis Borges
Thomas Stearns Eliot

p22 E-poésies

Mokhtar El Amraoui
Khamylle-Abel Delalande
Coralie Mennella

Illustration de couverture :

Tout le bois - Jean-Claude Bouchard

SIMPLE POÈME

LA FEMME À LA RADIO

Je n'aime pas ma voix. Elle est une voix comme on l'entend : grave, avec du sourire dedans, parfois. Je n'aime pas ma voix parce qu'elle ne sourit pas, finalement pas tant que ça. Tu l'entends ma voix, et tu te demandes quelle gueule elles ont mes cordes vocales. Elles ont les yeux marrons, le nez fin, elles sont percées, un anneau dans le nez, la peau douce, le sexe un peu rasé.

J'aime ma voix parce qu'elle est grande, sûrement plus grande que toi. Aujourd'hui elle porte du noir. En fait, elle porte du noir tous les jours, ça lui va bien. J'aime ma voix parce qu'avec elle, je te pénètre les oreilles. Je peux parler plus ou moins vite, ça dépend ce que t'aimes. Moi j'aime bien parler doucement, là maintenant. Ma voix est grave parce qu'elle a pas peur de toi. Elle est dure parce qu'elle sait où elle va, tout au fond de toi.

La voix, c'est la fenêtre de l'âme sans les volets. Tu vois tout à travers, elle peut rien cacher, et à t'écouter parler je t'entends même baiser. T'as ceux qui parlent vite, trop vite, des brutes qui s'en foutent des virgules tellement ils sont pressés d'arriver jusqu'au point, t'as ceux qui font abstinence de la voix, t'as ceux qui parlent en articulant soigneusement chaque syllabe, bien distinctement et bien normalement comme on leur a appris à l'école, t'as ceux qui parlent en dérivant, jamais là où on les attend, t'as ceux aussi qui parlent seuls, ils se sont habitués depuis le temps, t'as ceux encore qui parlent sans t'écouter, t'as ceux à la voix tellement monotone que tu te demandes comment leurs lèvres font pour pas s'endormir, le genre de voix contre la précarité, confortable, rassurante et sans surprise, pas follement excitante, du sexe comme un amour bien apprivoisé, une voix à plaisir limité.

Et toi, elle est comment ta voix ?

Tu t'en rends pas forcément compte, mais elle s'aiguise contre toutes celles qui t'entourent. Instinctivement, tes cordes vocales s'accordent à celles qui s'enroulent autour de toi chaque jour dans la rue, chez toi, à la radio, à la télé et même au supermarché ; elle s'accorde à la mienne, à tes amis, à tes collègues et même à tes parents. Lentement, ta voix s'accorde aux autres et puis voilà qu'aujourd'hui tu fais les mots comme tu fais l'amour.

Moi j'aime les voix qui font des montagnes russes dans les tympans, celles qui murmurent puis qui s'écrient dans une même phrase, ces voix aux envolées lyriques qui bafouillent tellement elles s'excitent puis qui, sans prévenir, se taisent à coups de poings de suspension. Parfois je comprends pas trop le rythme, mais de toute manière j'ai pas le temps de comprendre, c'est comme une drogue, elles me prennent et m'emportent sans me demander, elles ne m'autorisent plus à penser, alors je me laisse aller, je me laisse porter tout là-haut en sachant que je vais bientôt crier, je devine le vide qui se rapproche, tu sais jamais quand tu vas tomber, t'as peur, je suis si haut que ma tête est déjà partie, puis ça y est, tu jouis.

Un jour, je changerai de voix. Elle deviendra plus fragile. Elle trébuchera sur les syllabes, elle oubliera des mots, elle oubliera des phrases. J'aurai la corde vocale moins tendue, fatiguée d'avoir bandé pendant autant d'années. Et puis un jour que je serai trop vieille, je la perdrai ma voix. À ce moment-là, peut-être, tu regretteras de ne pas m'avoir écoutée.

Écrit par **ANTOINE JANOT**.

La nouvelle éducation sentimentale

par Constantin Pricop

*Il a tiré sur le plancher cette partie du corps nommée pied –
toujours si oublié...*

Miguel Angel Asturias
(Week-end en Guatemala)

Agitation. Regard à gauche. Regard à droite. Précipitation - quand elle n'a pas lieu d'être. Ralentissement quand il faudrait accélérer. Des pas par des herbes mélangées avec du limon séché, amené par les eaux. Quelqu'un avait besoin de lui ?

Précipitation. Des pas hésitants. Contradiction. Confusion. Il monte dans la chambre de l'étage – petite, vide, médiocre. On ne sait pas si les habitants vont arriver ou partir. Si on regarde par la fenêtre on voit la cime des arbres élevés trop proches de la maison. Trop proches les uns des autres. Sauvages. Érodés. D'après ses mouvements on ne comprend pas grand chose. Il ne sait pas où s'arrêter. Il se dépêche. Il commence à courir. Ils se font importants parce qu'il leur manque quelque chose. Frustration. Avec les années, dans la mesure où ils s'éloignent de l'âge où on a un père. Ils avaient besoin de ce père. Ils doivent vivre à ses côtés. Sentir sa présence. Être heureux ou énervés par ses soins. Son indifférence. Douleur provoquée par son manque d'implication. Ensuite les sentiments s'inversent. Ceux du père diminuent en comparaison avec ses sentiments, qui deviennent matures, se renforcent. Ils ont pour un moment une bizarre égalité. Enfin. Finalement le fils a des sentiments plus forts que ceux de son père. Il le protège, il le domine. C'est l'inverse. Il devient le père de son père. Le père est mort.

Il fait noir. Il entre dans l'appartement et abandonne les vêtements dans le portemanteau près de l'entrée – comme s'il était le patron. Il jette les chaussures des pieds comme si personne n'habitait là. Quelque part, dans l'appartement, s'ils vivent encore, les parents, diminués, apprennent à marcher. À percevoir le monde autour. Et ne savent pas exactement quoi faire. Sur les escaliers le courant d'air déplace les feuilles sèches – un son de métal fin, des pièces très fort laminées, cassantes. Quand même, le sentiment de proximité, de sécurité, d'assistance est présent – même s'il est inversé. L'espace est habité, il a une densité.

Il descend. Le vent devient plus intense. Des feuilles de bronze brisé se sont attachées sur ses talons. Ici et là.

*

Il met un pas après l'autre – canoniquement, dans un état d'inconscience. Comme s'il ne savait pas la direction de son déplacement. Mais comment ne pas savoir où il va? Vers la mort, comme tout le monde.

De temps en temps il regarde derrière lui. Un réflexe, abîmé profondément dans sa conscience...

*

Six heures et quelques minutes du matin. Je regarde par la fenêtre. Le soleil a commencé à se lever. Trouble, étranger, éloigné. Quelques pauvres cherchent dans les litières.

Il a commencé à écrire pendant la nuit – ou le matin, très tôt. Il pleut. Il ne peut plus s'endormir. Il se lève à 3h du matin; il s'égare dans sa maison, fatigué. Il faut garder la limpidité de l'esprit. Mais a-t-il vraiment besoin de tout ça? Flânerie sur internet – très rares les choses intéressantes. On fait ça quand on n'a rien à faire. Le web mélange tout, des choses utiles et du rien. En fin de compte, une manière de perdre son temps. Il pouvait se permettre encore ça? Les relations avec son père.

*

(Dans le manuscrit du livre). Ceux qui sentent l'absence du père s'adaptent. Quelques uns n'avaient besoin de personne. L'homme qui parle sans énergie, calme, mielleux, comme s'il n'existait pas. On le découvre seulement quand il a des revendications. C'est le moment où pour lui n'existe rien d'autre. Pas de nuances, pas des doutes, pas une autre présence à part lui. Il ne comprend rien. En effet il s'en fiche. Une sorte de cime de l'égoïsme. Une suffisance sans fin. Têt-d'œuf-d'oie. Œuf de reptile... Incolore, inodore, effacé. Mais au-delà de l'apparence... Il n'avait pas besoin d'un père. Quand son père est mort, pour lui ça n'a pas représenté plus que le déménagement d'un appartement pour un autre. Une habitude, perdue rapidement. Il a changé ses habits. Œuf-de-reptile fonctionne comme un nœud d'intérêts. En comparaison avec lui Guîț peut paraître nuancé. Guîț a une face ronde, un museau court et des petits yeux de la couleur des crachats étales sur les trottoirs derrière ses lunettes avec de très gros verres. Attention – de temps en temps il ne porte pas ses lunettes. Les plus intéressants était ceux qui, ayant soudain besoin de protection paternelle découvrent en un éclair qu'ils ne l'avaient pas. Jusqu'à ce moment ils n'avaient pas pensé à ça, ils n'avaient pas compris ça. Le père était parti, avait disparu – il était simplement parti, autrefois il était parti dans l'autre monde... Ils ne pouvaient pas se détacher de l'image que leur inconscient avait découverte subitement, qu'ils adorent, qui était produite par eux sans arrêt. La prof de Bratislava qui faisait appel sans cesse à son père chaque minute, "mon père a dit", "mon père dit"... Elle n'était pas mariée, autour de la cinquantaine et mentionnait toujours son père. N'avait-elle pas une mère, un ami qui lui donne des conseils? Personne d'autre n'intervenait dans ses argumentations, quand elle te regardait fixement, avec un regard de poule. Quelques uns étaient conscients de l'amputation. Ils avaient démissionné. D'autres sont passés à des élaborations compliquées. Ils avaient construit leur père en eux mêmes, devenant des fils et pères, des filles et pères. Ils le portaient en eux mêmes. Leur tenue montrait combien le père était impor-

tant. Dans leur marche quotidienne on pouvait déchiffrer combien le père était important. Ils arpentaient les rues comme s'ils voulaient le protéger, le père en eux mêmes, prenant soin de ne pas l'écraser ne pas le déranger, là-dedans, dans leur intériorité... Pour d'autres il était plutôt un reste, une présence pénible – leur manière d'avancer montrait qu'il était le sujet d'une réédition insignifiante. Enfin, on avait les imposants, qui montraient ce qu'ils avaient dans leurs âmes. Pour eux même leur tristesse était imposante. Le besoin du père, le besoin d'être protégé, surveillé, admonesté, d'avoir un ciel au-dessus de leur tête ? Des êtres déve- loppés dans l'ombre d'une obsession. Qui est devenue mode de comportement social.

*

(Journal. Septembre. 2000) Vient l'automne et les gens – ceux qui ont de quoi... - changent leurs vêtements. A côté de moi des silhouettes – hier je pouvais reconnaître de loin de qui il s'agis- sait. Aujourd'hui c'est plus difficile, il faut s'adapter, les silhouettes, connues, sont cachées sous des vêtements chauds. Je connais bien le quartier dans lequel j'habite et dans lequel j'habite depuis un quart de siècle. Au commencement je me suis déplacé ici avec la certitude que dans peu de temps j'allais changer ça contre un appartement mieux. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. La crise est venue et il a fallu me limiter à ce que j'avais. Je me suis ha- bitué rapidement – autrefois, quand j'habitais avec mes parents, dans la ville de province où j'avais accompli mes études au lycée, j'avais toujours habité des appartements dans le centre ville. Je m'étais formé, je m'en rends compte maintenant, une mentali- té de quelqu'un qui habite dans le centre ville. En plus, tous ces appartements, comme celui d'ici, avaient les fenêtres orientées vers des allées pas trop fréquentées, des streets protégées, pas de bruit. Encore une fois une telle chance... La vérité c'est qu'à un moment donné je n'avais plus aucune envie de changer. J'avais compris qu'il ne faut pas trop se préoccuper, vu les conditions de vie d'ici, avec notre condition sociale incertaine, qui pouvait dire quelque chose de la qualité de celui qui a des maisons, des voitures, des complets luxueux dans lesquels se vanter dans le monde, – tout était inutile, la confusion de la qualité humaine, l'uniformité de la misère morale de laquelle personne ne pouvait se détacher...

Dans la zone où je faisais mes trajets obligatoires de chaque jour je connaissais "la composition sociale", les types de gens qui étaient "de là". Quelques-uns je pouvais les reconnaître, ils m'étaient devenus familiers, même si je n'avais jamais échangé un mot avec eux, je n'avais aucune idée de qui ils étaient, quelles étaient leurs préoccupations, leurs jobs – même si ce n'était pas difficile de deviner. D'autres étaient complètement inconnus. J'avais très peu de proches. J'avais échangé quelques mots avec l'un ou avec l'autre. Pas plus de dix – en dix ans. J'identifiais spontanément les silhouettes, je sentais, qu'elles étaient "de là". J'identi- fiais des attitudes des corps en mouvement. Ce que disaient ces attitudes. Ce qu'elles essayaient de cacher. Quand j'identifiais la posture, la personne n'était plus intéressante. Je ne la regardais plus – je croisais celui-là ou celle-là sans chercher sa figure. Je reconnaissais des silhouettes et attitudes – pas des gens dans l'acception courante du mot. Seulement quand on passe d'une saison à une autre j'avais besoin de quelques jours pour m'adap-

ter. D'anciennes silhouettes disparaissaient, apparaissaient d'autres, nouvelles. Enfin, dans mes promenades quotidiennes j'identifiais rapidement, avec précision, les "étrangers", les indivi- dus d'autres zones de la ville. Ceux qui descendaient ici du quar- tier riche – situé sur la colline voisine. On sentait qu'ils évoluaient autrement dans les rues populeuses. Ceux du quartier populaire montaient de quelque part d'au delà de la gare. Plus gris, plus ef- facés, plus minables, plus poussiéreux. Ou bariolés, mauvais goût, trop convaincus qu'il faut prendre quelques libertés pour montrer son importance. Mâchant dans leurs bouches édentées, crachant dans les rues, jetant (ils étaient importants et comme ça ils mon- traient leur importance) des détrit, des papiers d'emballages etc., comme s'ils se sentaient en pleins champs, ils étaient encore plus faciles à identifier ceux des villages autour de la ville, déposés là dans les terminaux de la station. Souvent dans leurs meilleurs ha- bits, comme aux fêtes, voilà, ils arrivaient dans l'ancienne capitale de la principauté – des habits avec des coutures naïves, popu- laires, des vêtements portés rarement, aux occasions spéciales, gardés avec soi dans leurs armoires démodées. Les habits dans lesquels ils s'enrhumaient.

*

Temps consacré à comprendre les mécanismes sociaux. Temps consommé en lui-même, imposé par le regard, par les bruits de la ville. De la sociologie empirique, avec des conclusions générales, "sur place". Souvent compassion suivie de considérations "théo- riques". Il était né dans une certaine société, il a vécu, beaucoup de temps sans se rendre compte, par réflexe, dans ses limites. D'où la conclusion que cette société était une société grotesque, anormale, pervers ? Quels étaient les points de comparaison ? Comment les avait-il acceptés ? Il a vécu presque toute sa vie ici, dans cette grande ville d'un pays communiste. C'est vrai que ses incursions "en dehors" se dilataient chaque fois, l'avait déter- miné à gagner spontanément des perspectives, à se retrouver d'un seul coup au bout d'une expérience que le court temps de voyages ne lui avait pas permis. Ça lui a donné l'occasion de per- cevoir plus précisément son origine. Mais il a observé ça aussi chez les écrivains russes – en fait... soviétiques – qui sont nés, ont été déformés, ont vécu dans un collectivisme mensonger, défor- mé, répugnant – et qui se réveillent soudain avec la face orientée vers la lumière et parlent de cette découverte. Soljenitsyne – pro- duit intégral de la société soviétique. Le plus grand ennemi de celle-ci. L'application avec laquelle il s'est transformé en conspi- rateur – cacher les manuscrits, la création de multiple dépôts, l'attitude envers les amis mêmes, sous une dictature on ne sait jamais où peut craquer un maillon faible. Ses instructions, com- ment se déplacer vers l'objectif visé le matin, très tôt, quand les bus contiennent peu de gens et qu'on peut voir qui descend avec toi, quand on peut surveiller la rue dans ton dos. Comment décou- vrir si une maison est surveillée, comment l'éviter... Etc. Quelqu'un formé dans l'esprit de la société communiste, qui a mis tant de passion dans son activité subversive.

CONSTANTIN PRICOP

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

POÈTE DE SERVICE

Antoine Janot

Antoine Janot est un jeune auteur né en 1988, réalisateur de documentaires et de fictions (courts et longs métrages), dont « Berceuse pour dix-sept gratte-ciels, 192 immeubles et 13851 habitants », « Les êtres du brouillard », écrivain (roman, poésie, essai), dont « Histoires courtes », « Le croque neige », « Le cinéma est-il devenu muet? », photographe et peintre habitant à Paris.

Antoine Janot est mince, il présente en photo le visage de la jeunesse, et si on se penche sous son visage, on peut remarquer une pomme d'Adam saillante, à cause d'une mandarine avalée de travers. Antoine Janot exprime une pensée sensible comme l'eau libre et souple, alliant humour et panache ainsi que le montrent

les textes qui suivent...On reconnaît le talent du peintre particulièrement dans son texte « Bord de mer qui s'effrite », ou du peintre et du poète comme dans « Le port du dimanche », ou simplement, tout cela à la fois, de l'homme spirituel : « Ile bretonne ».

Ce qu'Antoine Janot entreprend de conter est sonore, intéressant, plein de charme, dans la veine des auteurs prometteurs. Nous aurons l'occasion d'approfondir encore sa lecture dans notre prochain numéro de La Page Blanche.

PIERRE LAMARQUE

HISTOIRES COURTES

EXTRAITS

PHARE

Le phare avait trois antennes. Elles étaient longues, elles étaient fines, elles se tortillaient dans les airs à plus de 30 mètres au-dessus de la mer. La mer, elle, était plate mais très grosse.
Les antennes ondulaient en tous sens à la recherche d'informations, même si parfois elles tournaient en rond.
Le phare était à rayures horizontales, blanches et bleues; de sorte que par ciel clair on ne voyait plus que des rayures blanches qui s'élevaient dans les airs. Tout en haut les antennes, toujours, qui gesticulaient en cherchant un bateau à sauver. Et quand elles l'apercevaient, du bout de leur antenne, elles s'allumaient enfin. Car chacun de ces trois longs fils métalliques possédait à son extrémité une ampoule, pas bien grosse mais tout de même. La nuit, ça faisait trois petites étoiles qui s'égosillaient dans le ciel. Trois points de suspension qui hésitent dans le noir.

DEXTER

Elle était noire
La cinquantaine
La perruque blonde
La fourrure en lièvre
Les talons hauts
Et quand elle écartait ses cuisses en treillis
Son sexe pendait.

Elle était attablée au Baiser Salé.
C'était l'hiver et dans son verre,
Une bière et beaucoup de glaçons.
Il était trois heures de la nuit.
Avec son accent de la bourgeoisie,
Elle s'habillait comme une pute pour provoquer,
Ça la faisait marrer.
Elle me parla des banlieusards
Et des noirs qu'elle n'aimait pas,
De son one-man-show et de sa tournée,
Que dans quelques jours elle partait,
Des stars de télé qui l'attendaient.

Quand mon ami qui la connaissait arriva
Il me dit tout bas qu'elle était prostituée.

AMBITION

Elle attendait là sur la terrasse,
Un client ou une parole de client.
Elle attendait là que 4 heures sonnent.
Elle n'aimait peut-être ni le jazz ni les clubs,
Mais elle travaillait là.
Et parmi tous les mots qui existent,
Elle me donna celui-là.
Ambition, ça sonne comme une petite révolution.

De quoi rêve-t-on à cette heure-ci ?
Je l'imagine danseuse ou chanteuse,
Certainement amoureuse.
Je l'imagine très ailleurs
Très loin d'un ici au réel tapageur
Très près de là-bas qu'elle rêve avec vigueur.

Elle était noire,
Et le noir lui allait bien.
Elle sentait la gentillesse et l'élégante
Elle devait avoir l'ambition souriante
De celle qui n'écrase personne
D'une idée de bonheur à sa hauteur,
Tout en douceur.

LE SDF

Il dormait allongé sur le trottoir,
Les mains croisées, les yeux fermés vers le ciel.
Avec son sac de couchage rouge et gris,
Il dormait sur des grilles qui fumaient.
Une chaleur blanche s'évaporerait.
Dans les rues de Paris,
On aurait dit qu'un homme tranquillement brûlait,
Les mains croisées, les yeux fermés.

UNE CLÉMENTINE

Elle était devenue orange quand je l'avais prise dans mes mains, elle était si petite qu'elle ressemblait à un gros œil.
J'avais attendu toute la journée pour la manger : le dîner, le goûter, le déjeuner, le tout-petit-déjeuner. Enfin, on était la nuit et j'allais pouvoir la goûter.

C'était une clémentine qui avait voyagé, elle avait fait le tour de ma journée. Je n'osais pas l'éplucher, elle était si mignonne.

Je n'osais pas la croquer, j'étais encore mioche. Alors je l'ai gobée.

Elle resta coincée dans ma gorge. Aujourd'hui encore on croit que c'est ma pomme d'Adam, alors que ce n'est qu'une clémentine.

LE PORT DU DIMANCHE

Il y en avait beaucoup des bateaux
Qui attendaient l'hiver aux pieds de la mer.
Une centaine de doigts de pied sales et bancals,
Le bois crasseux de paresse,
Le mât tendu vers le ciel en nuages.

Et plus on se rapprochait de la côte,
Plus les coques se coloraient.
Tous échoués, l'eau les avait quittés.
Les bateaux étaient plantés dans le sable gris,
Accoudés à la plage comme des ivrognes
Seulement rassasiés par un peu de pluie.

BORD DE MER QUI S'EFFRITE

À l'horizon, le sable s'évapore.
Ciel d'un gris moins granulé que la baie.
À marée basse, le sable est enneigé,
Le ciel se fond dans les reflets,
Et tout y est emmêlé.
On aurait dit qu'un brouillard s'était cassé la gueule sur la
plage
Et qu'il n'en reste que des miettes
Pour les mouettes.

HÔTEL DES AGAPANTHES

Vue sur mer ou vue sur cimetière,
On avait le choix.
En raison d'un budget limité,
On n'avait pas vraiment le choix.
Notre chambre regardait les morts qui faisaient petite foule.
Les croix se pressaient les unes contre les autres avec
tendresse.
On resta une journée de plus.

L'EMBARCADÈRE

La mer avait minci, découvrant sa peau rocheuse et
granuleuse
La jetée, comme une veine qui sortait,
Serpentait dans la rocaïlle d'un rose pâle
Y avait des huîtres comme des grains de beauté
Qui s'accrochaient à ce qu'ils pouvaient
Le ferry est là
Les voyageurs coulent dans la veine pour y arriver
On y va, la mer a froid.

ÎLE BRETONNE

Il y avait des nuages dans l'eau,
C'était presque beau.
Un paysage de carte postale
Qu'on est heureux de découvrir ailleurs que dans le téléviseur.
Il n'y a pas grand-chose à raconter
Parce qu'en soi le paysage n'a rien de particulier
Sinon qu'on était en basse saison
Et qu'à cette période-là
On n'attend pas de carte postale.

LE COLLECTIF DES CONS

Le collectif des cons était composé de cinq amis soudés par
l'ignorance. Ils parlaient beaucoup, riaient beaucoup, parlaient
fort, riaient fort, et tout ça sans effort.

Ils passaient leur temps à se demander pourquoi les
autres étaient aussi cons. C'était une question compliquée,
admettaient-ils volontiers. Puis, fatigués d'avoir pensé,
chacun s'en allait rentrer dans sa maison de con, qu'on repère
facilement car exactement identique à toutes les autres
maisons.

Le con arrive à maturité vers 30 ans
Même si parfois c'est beaucoup plus long.
La connerie exige une absence de curiosité telle
Qu'elle n'existe pas à l'état naturel.
On devient pas con comme ça,
Faut faire tout un travail sur soi.
Ça demande du temps, faut être patient.

Le con ne regrette jamais rien.
Il dit que c'est la vie, c'est comme ça, qu'il faut avancer.
C'est la vie, répète souvent le con,
Et répète encore plus encore,
Le collectif de cons.

ANTOINE JANOT
Extraits de Histoires courtes
Editions L'Harmattan

LABO DE TRADUCTIONS

VISÁU

POR XE M. SÁNCHEZ

Un poema
ye un visáu
pa viaxar nel tiempu.
Si lu afates
con traxe y corbata,
si lu engalanes
coles pallabres
que toos esperen,
si yes collaciu
del Cancerberu,
naide va aparalu
na frontera.

VISA

BY XE M. SÁNCHEZ

A poem is a visa
to travel in time.
If you dress it
with suit and tie,
if you adorn it
with the words
what everybody is hoping,
if you are the friend
of the dog of Hell,
nobody will stop it
in the border.

VISA

PAR XE M. SÁNCHEZ

Un poème est un visa
pour voyager dans le temps.
Si vous l'habiliez
d'un costume cravate
si vous l'ornez
avec les mots
que chacun espère,
si vous êtes l'ami
du chien de l'enfer,
personne ne vous arrêtera
à la frontière.

Traductions de l'Asturien : Xe M. Sánchez

IL SIGNORE DELL'ANELLO

Non so, allo stato delle cose, «uno stato che non riesce a stare fermo
– mi insegni coi tuoi sguardi adulti, interrogativi- che stato è?»,
se avrò l'onore di non impazzire in mezzo alle grida della battaglia,
se sarò ancora in grado di abbracciarti quando sognerai di inghiottire cicche finte,
se avrò sempre la forza di trasfigurare in voce i tuoi disperati silenzi,
se sarò vivo, vivace, come vuoi tu, anche superati i quarant'anni.

Allo stato delle cose c'è un anellino di nebbia, che miro e rimiro, sul mio anulare sinistro,
forse sarà l'effetto dell'alternanza notturna tra cocktails e delorazepam,
c'è un anellino di nebbia rubato al banchetto delle caramelle, dove eri tutta intenta a fare incetta di cuori di gelatina gommosa
da nascondere nell'armadio a oltrepassare l'inverno, e nessuno s'è accorto che ne ho rubato uno, nessuno che lo indosso,
che di tanto in tanto ne succhio la circonferenza, sa di fragola, e mi frena le lacrime, e mi frena la convinzione di non avere futuro,
no future, insomma, mi hai conosciuto che ero un punk, un cinico, senza cresta.

Se avrò l'onore di non impazzire in mezzo alle grida della battaglia,
se sarò ancora in grado di accarezzarti quando ti svegli a notte fonda,
e mi trovi a scrivere, a leggere, o a inventare chissàchetipo di nuova follia,
se basterà il contatto della mia mano a farti da Daparox, se saremo ancora vivi, vivaci, superata quest'infinita recessione,
ci basterà fondere oro e nebbia, conservare un cuore di gelatina gommosa,
e avere un unico anulare sinistro, signore di ogni anello.

[Qui gli austriaci sono più severi dei Borboni, 2015]

LE SEIGNEUR DE L'ANNEAU

Je ne sais pas, en l'état des choses, « un état qui n'arrive pas à rester à l'arrêt
- est-ce que tu m'enseignes avec tes regards adultes, interrogatifs – ce qu'il en est ? » ,
si j'ai l'honneur de ne pas devenir fou au milieu des cris de la bataille,
si je suis encore apte à t'enlacer quand tu rêveras d'ingurgiter de faux chewing-gum,
si j'aurai toujours la force de transfigurer en voix tes silences désespérés,
si je suis aussi vif, vivace, comme tu veux, passés les quarante ans.

En l'état des choses il y a un petit anneau de brume, que je vise et que je contemple, sur mon annulaire gauche, peut-être l'effet de l'alternance nocturne entre cocktails et delorazepam,
il y a un petit anneau de brume volé au banquet de bonbons, où tu étais toute absorbée à collecter des cœurs de gélatine gommeuse
à cacher dans l'armoire pour passer l'hiver, et personne ne s'est aperçu que j'en ai volé un, personne qui le porte,
dont de temps en temps je suce le contour, il a le goût de fraise,
et il freine mes larmes, et il freine ma conviction de ne pas avoir d'avenir,
no future, en somme, tu m'a connu punk, cynique, sans crête.

Si j'ai l'honneur de ne pas devenir fou au milieu des cris de la bataille,
si je suis encore apte à te caresser quand tu te réveilles au milieu de la nuit,
et que tu me trouves à écrire, à lire, ou à inventer qui sait quelle nouvelle folie,
si le contact de ma main suffit à te faire comme le Daparox, si nous sommes encore vifs, vivaces, passée cette crise infinie, il nous suffira de fondre or et brume, de conserver un cœur de gélatine gommeuse,
et d'avoir un annulaire gauche unique, seigneur de tout anneau.

[Ici les autrichiens sont plus sévères que les Bourbons, 2015]

IVAN POZZONI

Traduction de Pierre Lamarque

SÉQUENCES

LOUVE MARTINEZ

Louve Martinez est née à Québec en 1965.

Auteur de recueils de poésie et de romans. Traductrice du Chinois,
elle enseigne la littérature contemporaine à l'université de Montréal.

Les dents
du clochard hilare
un clavier de piano

La nouvelle lampe de chevet
ranime les cicatrices
du vieux violon

Sur l'amas de troncs
poussés par la Rouge en crue
un peu de neige

D'un cri
le silence occupe ce lieu inédit

Méditant
sur l'éternité
je n'ai pas vu le temps passer

Bouquets flamboyants
Sur les tombes de Toussaint
Ouvrent les portes des morts

Au temps de l'amour
mes rêves d'espace libre
meublé de fantômes

Vent gris d'automne
gerçures à l'intérieur
de mon estomac

L'épouvantail
dans mon enfance
premier ami

LOUVE MARTINEZ

Extrait d'Aspirole hébéphrénique.

Michel Baverey éditeur

JO PASTRY

NATURE

Par la fenêtre de la maison chaude comme un abri
la masse invisible d'une tempête troue, déchire
arrache toits et branches fracturées.

Dans la maison chaude une femme sourit à l'homme qui dort.

Elle lui tend ses bras sans parler,
comme se dit je t'aime

Leur cercle forme la margelle
et dans l'autre corps une source
et se mêlent les eaux des amours.

Les volets claquent, claquent
suffoque le reste du monde.

FIN D'UN MILLÉNAIRE

Il suffira de trois minutes
pour un flot rouge.

L'horizon pâlera.
Ce sera l'heure de partir.

Les étoiles reprendront
leur place dans la nuit.

PRINTEMPS

Une hirondelle au vol pressé
bouscula jadis un nuage de lait
puis disparut, évaporée
dans la rosée de l'arrosoir
presque noir
que Vénus balançait.

J' imagine le fin flacon en mille morceaux:
il pleut des notes de musique
et l'envie de chanter.

Et je médite, caché dans l'épaisse forêt
sous le feuillage tremblant de l' arbre
où se pose mon hirondelle.

J'ÉTAIS FIER

J'étais fier, fier de mon équilibre,
à me saouler d'écumes sur la vague
qu'un geste machinal disloqua.

L'air égaré, loin de mon lit triste j'errai, et glissai
les mains sur le carreau glacé, embué, devant moi.

Ensuite ? L'estomac ensanglanté, assis sur un cratère,
l'index branché sur la dernière guerre,

j'échouai sur un banc de bitume.

LA MENDIANTE

Je croule sous le poids de mensonges en hautes piles dans ma
mémoire
qui comme Dieu existent sans l'avoir mérité.
Je réclame encore l'amour. Il est venu et reviendra.
Je ne sais pas pourquoi mais c'est comme ça.
Vite, vite, je cours vite car le bonheur moqueur est là
dans le pré.

Les genoux couronnés je suis tombé près d'une femme
baillant sur le pavé,
une mendiante couverte de diamants, poétesse sans doute.
Elle disait
Hier, m'en allant promener, j'entends le bruit venant du pré,
une mine, une mine d'argent, monsieur le Président
et le petit enfant courait, sautillait
dans le ciel, sous un peu de soleil gaspillé.

LETTRE O

Pas de consolation, pas possible, agonise le vieillard.
Un grillon en forme de saxo, heureusement ça existe
mais l'orage l'écrase d'un éclair,
pas grave, pas grave tout ça,
on s'en moque, on est allé au lit, on dort.

Un petit garçon court autour de l'arbre et dans l'arbre un lion
s'est réfugié.
L'enfant court vite – comme dans un accéléré – si vite qu'il
fond dans le sable.

Ne reste sur le tableau noir que le cercle autour de la craie.

Demain nous irons à la lettre U.

ESQUISSE EN ROUGE

Au fond, de la dentelle bleue, bleu pâle,
à côté de l'érable fluo qui passe en sifflotant,
d'un yucca, hampe blanche délayée au fusain d'algues, miroir
sombre,
d'une compagnie de roses affalées dans l'herbe enfuie partout.

Guette la haie pleine d'acné avec ses menottes
Et l'araigne rince la fenêtre rouge,
aussi rouge que la tomate sur le gravier depuis des lustres.

Une touffe de sauge mauve.

OH ! UN AUTRE

Maître, comptez jusqu'à cinq
Bravo ! votre langue pour un bonbon.
Une colombe s'échappe de vos yeux.

A nous deux princesse à la mode,
Que daignent vos doigts de miel s'appuyer
sur mes doigts et grimpons.

Oh ! le flamant rose se pose
tout petit qui picore de la moustache
Oh ! un autre et trois et quatre et

APPARTENIR

Appartenir, verbe rouge
Nul n'appartient et nul ne s'appartient.

Je me sens être image froissée
d'humain.

Le temps de m'arrêter en chemin
pour faire voler un caillou
me voilà caillou

TU DANSAIS

Je t'ai vu danser hier à la fête de la musique.
Il pleuvait, tu t'inclinais comme un éléphant
d'un pied sur l'autre. Tu paraissais absorbé
dans quelque pensée. La pluie tombait,
Tout n'était qu'une question d'ombres.

JO PASTRY

(Extraits de Grains, plumes, poils, etc.)

PIERRE LAMARQUE

Je change de place

sur la page, oui, non,
peut-être.

Tu dors

en ce moment il pleut, tu dors,
tu déroules ta main

Je

Je femme
en larmes
qui parle,
il pleut.

On la planterait

On la planterait bien dans le thé
la petite madeleine au ventre blanc, une autre fois
dans le thé.

Encore

Encore une fois,
encore une fois,
éternellement.

Écrire

Écrire un po,
un morceau
un bout. Colombe.

Les mêmes

Les mêmes ampoules,
les mêmes velours, formica, harmonica.

Colombe

Lâchée, partie
duvet, vent
masse, lancée.

PIERRE LAMARQUE

Extrait de « Petits poèmes pour dire que je n'existe pas »

JEAN-CLAUDE BOUCHARD

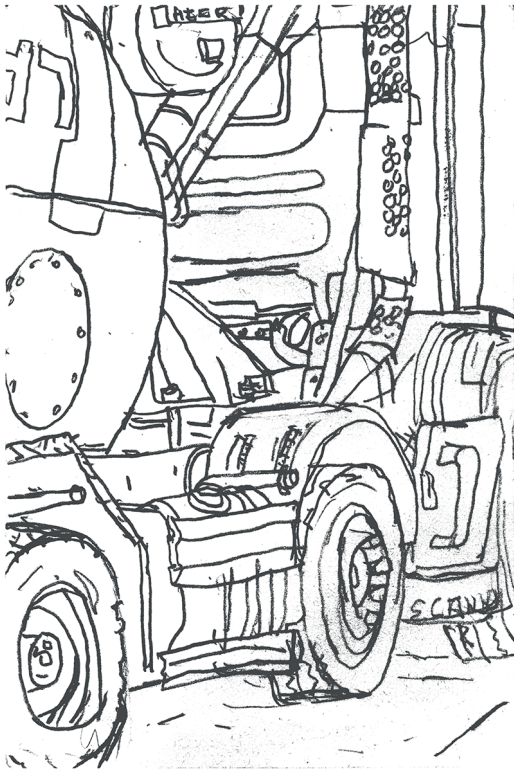
Un juste temps



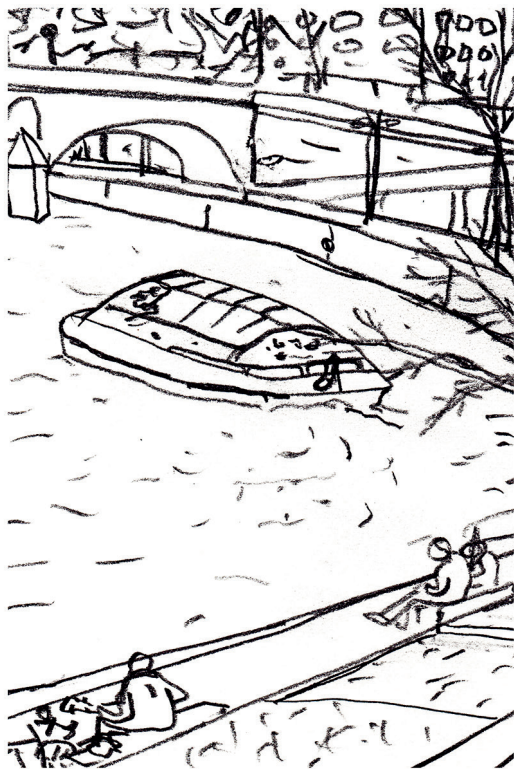
le pavé
en terre
cuite ça
paraît nor-
mal



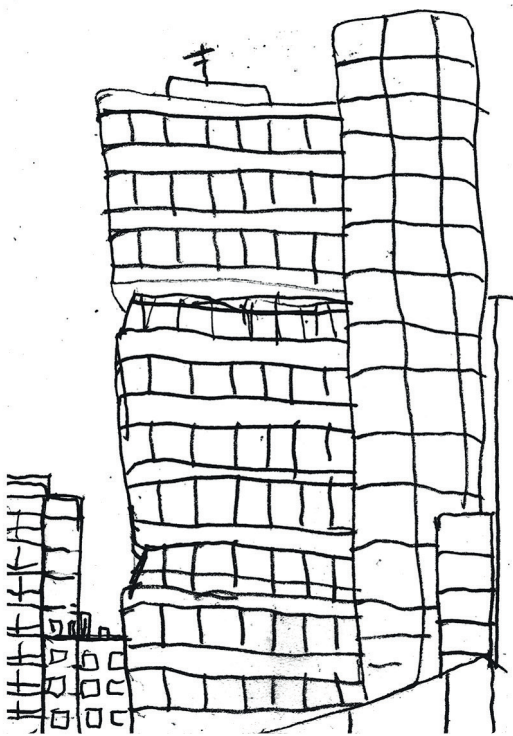
je ris de
la voir si
triste



élu pour
une passe en-
tre deux
véhicules



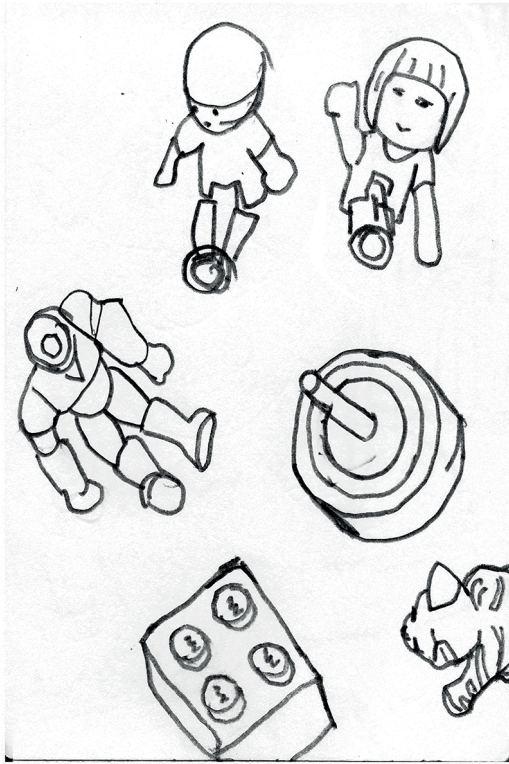
le fleuve
allongé
courtisé



pas encore
levé un
gratte
ciel



après le
pont c'est
une autre
histoire



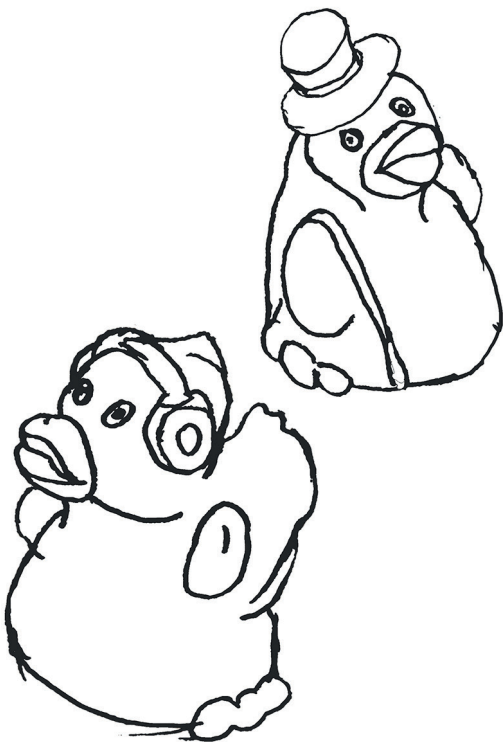
Face Book
TWEET
quatre jeunes
dépassés



à la communauté
comme j'y
suis j'y
reste plus
ou moins
cochonne



arc en ciel
à la foire
du trône
pas un bobo



j'en
suis réduit
à parler
au canard

Dessins et textes par
JEAN-CLAUDE BOUCHARD

POÈTES DU MONDE

Iles
Iles
Iles où l'on ne prendra jamais terre
Iles où l'on ne descendra jamais
Iles couvertes de végétations
Iles tapies comme des jaguars
Iles muettes
Iles immobiles
Iles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord car je voudrais bien
aller jusqu'à vous.

BLAISE CENDRARS

Feuilles de route

Denöel éd.

CHEMIN TOURNANT

Il y a un terrible gris de poussière dans le temps
Un vent du sud avec de fortes ailes
Les échos sourds de l'eau dans le soir chavirant
Et dans la nuit mouillée qui jaillit du tournant
des voix rugueuses qui se plaignent
Un goût de cendre sur la langue
Un bruit d'orgue dans les sentiers
Le navire du cœur qui tangué
Tous les désastres du métier

Quand les feux du désert s'éteignent un à un
Quand les yeux sont mouillés comme des brins d'herbe
Quand la rosée descend les pieds nus sur les feuilles
Le matin à peine levé
Il y a quelqu'un qui cherche
Une adresse perdue dans le chemin caché
Les astres dépouillés et les fleurs dégringolent
A travers les branches cassées
Et le ruisseau obscur essuie ses lèvres molles à peine
décollées
Quand le pas du marcheur sur le cadran qui compte règle
le mouvement et pousse l'horizon
Tous sont passés tous les temps se rencontrent
Et moi je marche au ciel les yeux dans les rayons
Il y a du bruit pour rien et des noms dans ma tête
Des visages vivants
Tout ce qui s'est passé au monde
Et cette fête
Où j'ai perdu mon temps

PIERRE REVERDY

Sources du vent

Mercure de France éd.

L'ALEPH (EXTRAIT)

Je vis la mer populeuse, je vis l'aube et le soir, je vis les foules d'Amérique, une toile d'araignée argentée au centre d'une noire pyramide, je vis un labyrinthe brisé (c'était Londres), je vis des yeux tout proches, interminables, qui s'observaient en moi comme dans un miroir, je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne me refléta, je vis dans une arrière-cour de la rue Soler les mêmes dalles que j'avais vues il y avait trente ans dans le vestibule d'une maison à Fray Bentos, je vis des grappes, de la neige, du tabac, des filons de métal, de la vapeur d'eau, je vis de convexes déserts équatoriaux et chacun de leurs grains de sable, je vis à Inverness une femme que je n'oublierai pas, je vis sa violente chevelure, son corps altier, je vis un cancer à sa poitrine, je vis un cercle de terre desséchée sur un trottoir, là où auparavant il y avait eu un arbre, je vis dans une villa d'Adrogué un exemplaire de la première version anglaise de Pline, celle de Philemon Holland, je vis en même temps chaque lettre de chaque page (enfant, je m'étonnais que les lettres d'un volume fermé ne se mélangent pas et ne se perdent pas au cours de la nuit), je vis la nuit et le jour contemporain, je vis un couchant à Quérétaro qui semblait refléter la couleur d'une rose à Bengale, je vis ma chambre à coucher sans personne, je vis dans un cabinet de Alkmaar un globe terrestre entre deux miroirs qui le multiplient indéfiniment, je vis des chevaux aux crins en bataille, sur une plage de la mer Caspienne à l'aube, je vis la délicate ossature d'une main, je vis les survivants d'une bataille envoyant des cartes postales, je vis dans une devanture de Mirzapur un jeu de cartes espagnol, je vis les ombres obliques de quelque fougère sur le sol d'une serre, je vis des tigres, des pistons, des bisons, des foules et des armées, je vis toutes les fourmis qu'il y a sur terre, je vis un astrolabe persan, je vis dans un tiroir du bureau (et l'écriture me fit trembler) des lettres obscènes, incroyables, précises, que Beatriz avait adressées à Carlos Argentino, je vis un monument adoré à la Chacarita, je vis les restes atroces de ce qui délicieusement avait été Beatriz Viterbo, je vis la circulation de mon sang obscur, je vis l'engrenage de l'amour et la modification de la mort, je vis l'Aleph, sous tous les angles, je vis sur l'Aleph la terre, je vis mon visage et mes viscères, je vis ton visage, j'eus le vertige et je pleurai, car mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers.

JORGE LUIS BORGES

Traduction par René L-F. Durand

Bibliothèque de la Pleïade – Gallimard

...

Me voici donc à mi-chemin, ayant eu vingt années –
Vingt années largement gaspillées, les années de l'entre-deux-guerres –
Pour essayer d'apprendre à me servir des mots, et chaque essai
Est un départ entièrement neuf, et une sorte différente d'échec
Parce que l'on n'apprend à maîtriser les mots
Que pour les choses que l'on n'a plus à dire, ou la manière Dont on n'a plus envie de les dire. Et c'est pourquoi chaque tentative
Est un nouveau commencement, un raid dans l'inarticulé
Avec un équipement miteux qui sans cesse se détériore
Parmi le fouillis général de l'imprécision du sentir,
Les escouades indisciplinées de l'émotion. Et ce qui est à conquérir
Par la force et la soumission a déjà été découvert
Une ou deux fois, ou davantage, par des hommes qu'on n'a nul espoir
D'égaliser – mais il ne s'agit pas de concurrence –
Il n'y a ici que la lutte pour recouvrer ce qui fut perdu,
Retrouvé, reperdu : et cela de nos jours, dans des conditions Qui semblent impropices. Mais peut-être ni gain ni perte.
Nous devons seulement essayer. Le reste n'est pas notre affaire.

THOMAS STEARNS ELIOT

Extrait de *Quatre quatuors*

Traduction par Pierre Leyris

Editions du Seuil

E-POÉSIES

CIEL EN LAMBEAUX

Le clapotis des vagues bat les cartes effritées.
Les rames nerveuses découvrent
Le rire désargenté des écailles explosées
Et le jasmin rouillé d'une dernière soirée
Sans parfums ni lendemains.
Le chat édenté ne peut plus miauler.
Il pose ses pattes sur chaque rive du canal,
Pour avoir, des pêcheurs,
Quelques têtes de sardines éméchées.
Une ombre chancelante jette toute grondante
Comme une lune fracassée contre le phare vert
La bouteille d'alcool à brûler en plastique,
A flamber les veines pisseuses
D'un vieux soleil fou fatigué
Qui s'étrangle
Dans les tourbillons nerveux
Des cordes d'un oud fané
Qu'on asphyxie
Comme une grenade pourrie,
Tête ensanglantée
Qui vomit toutes ces promesses non tenues !
Les griffes noires du ciel en lambeaux
Ecrivent sur les remparts
Les cris bouffés par le sel de la morte lune !

MOKHTAR EL AMRAOUI

Je me retire de l'existence

Comme le ferait une route blessée
Comme une rivière qui s'émeut de la moindre visite
Je me retire et me reforme
Là où l'harmonie pleut
Dans un rayon de sel bleuté
Et dans l'espace de la parole.

KHAMYLLE-ABEL DELALANDE

VIDE CŒUR #15

J'passe ma langue derrière mes dents du devant et je sens bien que ce n'est pas aussi lisse qu'avant. Je sens bien que trop de nicotine y est passée. Il y en a eu tellement, de ces clopes. Il y a eu la première, celle qui fait automatiquement tousser et qui dégoûte ou donne envie de recommencer. Il y a eu celle où tu as effectivement recommencé parce que voilà, c'est stylé quand même. Il y a eu la première fois où cette clope t'a soulagé, un pied dans l'engrenage, le tour est joué. Il y a eu cette clope fumée à la fenêtre, le soir, en cachette, disant encore « j'arrête quand je veux ». Il y a eu celle que tu as osée parce que trop de fatigue, celle que tu as osée devant eux. Alors là, la porte s'est ouverte, et toute la fumée est entrée. Une fois la limite du secret franchie, plus rien ne pouvait t'arrêter. Du coup, il y a eu la clope de la victoire, celle de la fête, celle du matin chagrin, celle de la nuit d'insomnie, celle qui remplace le dessert, celle qui fait accélérer le temps, celle de la pause café, celle du café tout court, celle de la drague, celle évidemment de la déception, celle du tout m'énervé donne-moi une clope, celle des yeux doux, celle après le sexe, celle avant le sexe, celle au lit, celle à table, celle au restaurant, celle sur le quai du train, celle à la plage, celle en forêt, celle de consolation, celle du partage, celle qu'on finit par fumer sans trop savoir pourquoi. Finalement, il y en a une pour chaque occasion si on le décide. Une fois que la clope s'est invitée à dîner et à dormir, elle sera partout. Pas une heure ne passe sans elle, pas une journée sans l'apprécier. Comme un soulagement, comme un réconfort que seule elle apporte. Une délivrance aussi, peut-être. Cette clope mystère. Personne ne vous expliquera pourquoi inhaler de la fumée fait autant de bien mais tout le monde le fait, parce que l'homme n'est rien sans addiction, parce qu'il faut bien mourir d'un truc, parce que c'est comme ça et pas autrement. Quelques fois je la hais, quelque fois je songe à l'épouser, le tout étant qu'elle est là et qu'elle y restera. Elle remplace tous ces baisers jamais donnés. Elle, elle est là.

CORALIE MENNELLA
23 novembre 2017

un genêt
par-ci
un genêt
par-là
j'ai tout
le bois

LA PAGE BLANCHE

n°51

NOVEMBRE 2018

WEB www.lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTION DE PUBLICATION Pierre Lamarque

DIRECTION DE RÉDACTION Constantin Pricop

RÉALISATION Mickaël Lapouge

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Antoine Janot, Xe M. Sanchez, Ivan Pozzoni, Louve Martinez, Jo Pastry,
Jean-Claude Bouchard, Mokhtar El Amraoui, Khamylle-Abel Delalande,
Coralie Mennella

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par la page blanche est soumise à autorisation